Carthage

S. Lancel, G.-Ch. Picard, N. Duval et E.B.

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2070>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.2070](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2070)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 1993

Pagination : 1780-1811

ISBN : 2-85744-581-4

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

S. Lancel, G.-Ch. Picard, N. Duval et E.B., « Carthage », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 12 | 1993, document C27, mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2070> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2070>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Carthage

S. Lancel, G.-Ch. Picard, N. Duval et E.B.

La Carthage punique (S. Lancel)

- 1 Si, pour dater la fondation de Carthage par des Phéniciens venus de Tyr en passant par Chypre, on ne prend pas en considération une tradition haute -représentée en particulier par la *Chronique* de saint Jérôme – qui fixait en 1215 avant notre ère cet événement, on s'accorde en général sur une tradition « basse » qui retient pour cette fondation une date située à la fin du IX^e siècle, plus précisément en 814 avant J.-C. Cette date, mentionnée aussi par Cicéron dans son *De republica*, repose sur le témoignage d'un Grec de Sicile, Timée de Taormine et elle est confirmée par des notices de Ménandre d'Ephèse, recueillies par Flavius Josèphe, où l'on reconnaît l'écho de sources écrites phéniciennes.
- 2 A ces données chronologiques se joignent chez les auteurs cités les éléments d'un mythe de fondation, pour l'essentiel immortalisé par Virgile et explicité au II^e siècle de notre ère par un abrégiateur latin, Justin. L'élément commun à ses différentes versions est le drame qui se noua à Tyr lorsque le roi de cette cité, Pygmalion, tua par cupidité le mari de sa sœur, Elissa. Cette dernière s'enfuit alors avec un certain nombre de fidèles, dont des notables de la cité. Après avoir fait escale à Chypre, où quatre-vingts jeunes vierges – peut-être prêtresses d'Astarté – se joignirent aux immigrants, elle parvint après quelques pérégrinations en Libye. D'Elissa qu'elle était au départ (c'est la transcription par les Grecs du phénicien Elishat) elle devint Didon (en grec *Deidô*, chez Timée) arrivée en Afrique ; l'« errante », selon Timée ; la « femme virile » (*virago*) selon un commentateur de Virgile, Servius ; la meurtrière de son mari, selon un commentateur byzantin d'Homère, Eusthate. La philologie moderne hésite encore sur le sens à reconnaître dans ce nom de Didon.
- 3 Il y a dans ce mythe de fondation deux traits saillants qui présentent l'un comme l'autre l'intérêt de montrer les Phéniciens, représentés par leur reine, au contact des indigènes libyens. Le premier est une image explicative (« étymologique ») de ce nom de Byrsa* que portera la citadelle carthaginoise. Réduit à une allusion elliptique chez

Virgile, le récit de la ruse de Didon est détaillé par Justin : la reine phénicienne propose aux indigènes l'achat d'autant de terre que pouvait couvrir la peau d'un bœuf, puis, marché conclu, fait découper cette peau en lanières très minces, de manière à circonscrire un espace que le commentateur de Virgile, Servius, évaluera à 22 stades, soit environ quatre kilomètres de pourtour. C'est naturellement en langue grecque, à l'époque de Timée, ou peut-être même antérieurement, qu'a été élaborée cette fable où l'on doit supposer que *bursa* (la peau de bœuf en grec) faisait jeu de mot avec un radical sémitique encore inconnu, employé par les compagnons d'Elissa-Didon pour désigner leur première implantation. Si cette fable met en valeur l'ingéniosité commerciale des immigrants phéniciens, aux dépens de l'ingénuité naïve des Libyens, on doit souligner aussi qu'elle entend montrer que les nouveaux arrivants ne prennent pas pied dans un *no man's land*.

Essai de restitution des limites de la ville archaïque (d'après F. Rakob et S. Lancel).

- 4 Le second trait saillant du mythe de fondation précise les contacts entre les deux parties en présence. Lorsque la Tyrienne eut fondé Carthage, le roi des Libyens, Hiarbas, voulut l'épouser. Plutôt, dit la légende, que d'être infidèle à son premier mari, tué par Pygmaion à Tyr, Didon feignit d'accomplir une cérémonie expiatoire et monta elle-même sur le bûcher qu'elle avait allumé. Justin fait de Hiarbas le roi des *Maxitani* ; on a reconnu récemment dans ces *Maxitani* lenom, à peine déformé, des habitants d'un territoire proche de Carthage, le *pagus Muxi*, qui, sous une forme romanisée, est l'héritage d'une circonscription territoriale punique (J. Desanges, 1967). Ainsi, le récit légendaire véhicule encore les réalités d'une coexistence politique, aux origines de Carthage, entre les fondateurs de la colonie venus d'Orient et une souveraineté libyenne. Et l'histoire de la peau de bœuf découpée en fines lanières implique et masque mal le paiement d'un tribut nécessairement acquitté auprès d'une autorité reconnue. On en retiendra que les immigrants phéniciens n'ont pas introduit leur propre

organisation sociale et leur savoir-faire artisanal et mercantile dans un espace totalement vide du point de vue ethnique et politique. Ce qu'on appellera plus tard la civilisation punique est né de la rencontre en terre africaine d'un substrat libyco-berbère encore immergé dans la protohistoire et d'une culture sémitique déjà éprouvée par l'histoire.

- 5 Il n'en reste pas moins que sur la presqu'île où elle a pris place, très proche encore de l'île qu'elle avait été à l'aube des temps humains, avant que l'alluvionnement de la Medjerda ne suscite et ne fortifie le tombolo qui devait la relier au continent, Carthage fut une création ex nihilo. Certes, des produits – au demeurant rares – d'une industrie lithique atypique (des silex taillés, un grattoir) ont été recueillis à plusieurs reprises sur le site de Carthage, et il n'est guère douteux que ce site ait été fréquenté par l'homme avant la fondation de l'établissement phénicien (*Atlas préhistorique de la Tunisie*, 3 (Cap Bon), Rome, 1987, p. 17). Mais aucune structure ni aucun vestige n'y témoigne d'un habitat antérieur.
- 6 Les développements de la campagne internationale de fouilles patronnée par l'Unesco ont depuis quelques années beaucoup renouvelé et enrichi notre perception archéologique de la première Carthage. Naguère encore, seules les céramiques les plus anciennes du tophet, en particulier des céramiques grecques archaïques, permettaient de remonter jusque vers 730/725 avant notre ère, ce qui laissait béant un intervalle chronologique de près d'un siècle avec la date (814) des traditions textuelles. Un réexamen du matériel le plus ancien, et surtout la trouvaille de céramiques eubéennes lors de sondages entrepris, hors des nécropoles, dans les gisements de la ville archaïque, n'ont pas très sensiblement réduit cette béance chronologique, mais attestent l'importance urbaine de la colonie de Tyr à partir du milieu ou de la fin du VIII^e siècle. Dans la mesure où des sondages ponctuels permettent des plans de phase, il semble bien que le premier noyau urbain, saisissable dans la deuxième moitié du VIII^e siècle, se soit constitué dans le secteur nord de la plaine littorale, et au droit des collines de Junon et de Byrsa, pour s'étendre ensuite vers l'est, en gagnant sur la mer, et surtout vers le sud, en direction de l'aire sacrificielle, le *tophet*, dont il était à l'origine distant de près d'un kilomètre (Fr. Rakob, 1990, p. 31-43). Cette progression vers le sud a d'abord été le fait de l'implantation précoce d'activités artisanales et elle n'a pu concerner l'ensemble de cette zone méridionale du site. La stratigraphie des sondages effectués dans ce secteur a en effet montré que dans sa partie basse la petite plaine littorale était inutilisable avant d'avoir été remblayée : en deçà de la courbe du niveau des 5 m au-dessus du niveau de la mer régnait alors une côte lagunaire qui est restée en dehors de la première organisation urbaine de Carthage (S. Lancel, 1990, p. 13). Quant aux installations portuaires dont les lagunes actuelles nous renvoient une image à peine déformée, elles n'existaient pas alors, du moins sous cette forme. Le problème de l'acropole reste pendant : s'il y a de sérieuses raisons de penser que le sommet, au moins (car tout le flanc sud était à l'époque archaïque occupé par une nécropole) de la colline maintenant dite de Byrsa portait la ville haute correspondant aux habitats partiellement reconnus depuis peu dans la plaine littorale, l'arasement du sommet de cette colline à l'époque augustéenne et sa transformation en un vaste plateau en a irrémédiablement détruit les preuves archéologiques (S. Lancel, 1981, p. 190-192).
- 7 Il faut se reporter encore aux fouilles des nécropoles, très actives à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle, et qui ont fourni un très riche matériel, pour apprécier qualitativement cette première Carthage.

- 8 A l'époque archaïque, le très petit nombre des incinérations tranche sur une très large majorité d'inhumations, dans les premiers temps dans une fosse simple, recouverte de quelques dalles ; les monuments construits viendront par la suite (fin VII^e-VI^e siècle). Dans le contexte de cette petite minorité de tombes à incinération on trouve un matériel (amphores « cananéennes » de type syro-palestinien, ivoires) qui suggère que ces tombes pourraient être celles de représentants du noyau proprement phénicien. Dans les tombes à inhumation, le mort apparaît parfois pigmenté de fard rouge (cinabre), détail où l'on pourrait reconnaître une influence libyque (S. Lancel, 1979, p. 256) ; mais le squelette n'apparaît jamais en decubitus latéral fléchi. La poterie modelé est rare, et ce qui prédomine dans le mobilier funéraire est la céramique de tradition phénicienne, les éléments de datation étant fournis par la céramique grecque (proto-corinthienne, surtout) importée.

Tombe archaïque sur le flan de Byrsa (photo G. Camps).

- 9 Le faciès archéologique propre à Carthage se précise avec l'extension des premières nécropoles et la découverte dans les tombes de la fin du VII^e siècle, du VI^e siècle et du début du V^e (Dermech-Douimès, Dar el Morali, Junon, pente sud-ouest de Byrsa) d'un mobilier funéraire plus diversifié, comportant des objets caractéristiques de ce faciès : masques et protomés, hachettes-rasoirs en bronze. A partir du V^e siècle, notre connaissance du site urbain devient également plus précise : le premier rempart maritime date de cette époque, percé d'une porte marine à laquelle aboutit une voie d'axe perpendiculaire au rivage, bordée par un petit quartier qui laisse disponible encore une importante réserve foncière entre l'intrados du rempart maritime et les maisons de cette période. La fouille de la mission archéologique allemande permet de suivre l'évolution de ce quartier ; à la fin du III^e siècle ou au début du II^e, le tracé du rempart est quelque peu modifié, l'habitat occupe le glacis laissé d'abord en réserve ;

les maisons du quartier s'hellénisent, avec des plans plus aérés, pourvus de péristyles (S. Lancel, 1985, p. 740-742). Plus malaisément perceptible reste la genèse des installations portuaires. Les fouilles britanniques ont établi que l'organisation du port de guerre correspondant à l'image qu'en donne la description d'Appien (*Libyca*, 96) n'est pas antérieure à la première moitié du II^e siècle, c'est-à-dire peu antérieure à la chute de Carthage. Les observations faites par les archéologues britanniques donnent à penser qu'une première organisation de l'îlot circulaire, dont le façonnage est artificiel, pourrait dater du III^e siècle, au plus haut de la deuxième moitié du IV^e siècle. Les observations concordantes des archéologues américains qui ont travaillé sur le site du port marchand ont mis en évidence que toute la zone, antérieurement au milieu du IV^e siècle, était traversée par un large chenal, qu'il faut sans doute mettre en relation avec une installation portuaire de l'époque archaïque, à laquelle on accédait peut-être à partir du lac de Tunis (H. Hurst et L. Stager, 1978, p. 333-342). La difficulté est que toute cette zone côtière basse, lagunaire et marécageuse dans l'Antiquité, semble avoir évolué très sensiblement entre les premiers temps de Carthage et l'époque hellénistique : toute la partie sud de la ville antique, entre le quartier du V^e siècle décrit plus haut et les ports puniques tardifs, a été gagnée sur la mer ou sur des lagunes, sur une largeur de plusieurs dizaines de mètres. De même, en raison de la résection opérée à l'époque augustéenne sur tout le sommet de la colline de Byrsa, on n'aura jamais confirmation archéologique de l'existence très probable de la citadelle et de la ville haute sur cette colline dominant à la fois la mer et le lac de Tunis, dès l'époque archaïque. Ce qui est au moins assuré, c'est que toutes ses pentes est, sud et sud-ouest étaient loties à l'époque hellénistique ; le quartier, datant du début du II^e siècle, fouillé par la mission archéologique française, sur la pente sud, constitue désormais notre documentation la plus complète sur la Carthage punique tardive (S. Lancel, 1983).

Le tophet de Salambô (photo G. Camps).

Les ports de Carthage du II^e siècle, reconstitution d'après les fouilles britanniques.

- 10 On n'abordera pas, dans le cadre de cette publication, les multiples péripéties de l'histoire extra-africaine de Carthage. Si l'on retient pour sa fondation la date traditionnelle de 814 avant J.-C, et si l'on considère que, sur un plan urbain, la cité est étendue et florissante dès le début du VII^e siècle, on dira que son histoire proprement africaine commence assez tardivement. C'est le coup d'arrêt porté par les Grecs aux ambitions carthaginoises à Himère en 480 qui incita vraisemblablement la « nouvelle ville » fondée par Tyr à se doter d'un arrière-pays africain, en commençant par s'affranchir du tribut qu'elle payait aux indigènes depuis les origines, si l'on excepte quelques intermittences, notamment au VI^e siècle.
- 11 C'est probablement à cette émancipation que fait allusion un texte, très postérieur aux faits, du rhéteur grec Dion Chrysostome (*Discours*, XXV), qui fait état d'un Hannon qui « avait transformé les Carthaginois, de Tyriens qu'ils étaient, en Libyens ». Cette phrase semble bien faire référence à la conquête d'un hinterland africain, qui fut l'œuvre des Magonides. Mais, dans cette dynastie, mettre cette politique de conquête d'un territoire africain à l'actif du fameux Hannon auquel un texte célèbre attribue l'exploration des côtes atlantiques de l'Afrique est hypothétique et même aventuré. Il n'est pas non plus aisé de fixer les avancées successives grâce auxquelles Carthage se constitua ce territoire en Afrique.
- 12 Il est licite d'inclure dans la plus ancienne sphère d'influence de Carthage, vers l'est, les *emporta* phéniciens de la Grande Syrte : Lecis Magna, Oea, Sabratha. Que Carthage ait contrôlé cette région dès la fin du VI^e siècle est une conséquence de son intervention pour chasser le Grec Dorieus de sa colonie de Cinyps, à l'est de Lepcis Magna ; et encore au début du II^e siècle avant notre ère ces cités de la Grande Syrte payaient tribut à Carthage (Tite-Live, XXXIV, 62, 3). A l'opposé, sur les rivages de l'actuelle Algérie, des cités où prévalaient l'artisanat et la culture puniques s'échelonnaient assez régulièrement d'est en ouest. Mais – et cette situation apparaît plus particulièrement dans le cas d'une cité comme Tipasa –, rien ne permet d'avancer que ces villes, placées,

comme Carthage l'avait été à ses origines, en marge littorale de royaumes indigènes, aient entretenu avec elle des rapports de sujétion politique.

- 13 C'est évidemment dans les régions septentrionales de l'actuelle Tunisie et de l'est algérien qu'il convient de rechercher les limites du territoire africain des Carthaginois. Appien (*Libyca*, 57) nous dit que Carthage fut maîtresse de plus de la moitié de la Libye et selon Strabon (XVII, 3, 15) les Phéniciens (entendons les Carthaginois) « avaient fini par s'annexer tous les pays qui ne comportaient pas de vie nomade » et « possédaient trois cents villes » en Afrique à l'époque de la troisième guerre punique (milieu II^e siècle avant J.-C.). Du texte de Strabon on peut au moins retenir que Carthage s'était surtout appliquée à contrôler les terres fertiles, où vivaient les Libyens déjà sédentarisés. On ne se trompera pas en considérant que Theveste (Tébessa) était au sud-ouest la place-forte punique la plus avancée en territoire indigène, puisqu'il faut l'identifier avec l'Hecatompylos dont, au milieu du III^e siècle, un autre Hannon s'empara, selon Diodore de Sicile (IV, 18, 3 ; XXIV, 10, 2). De là, l'itinéraire qui menait à *Cirta* (Constantine) à travers les hauts-plateaux numides passait par un lieu-dit *Macomades* (Hr el Mergueb) dont le nom, sous cette forme latinisée, recouvre un Maqôm Hadasht (un « nouveau bourg ») punique. Nettement en retrait de cette région de forte influence punique, *Sicca Veneria* (Le Kef), à quelque 170 kilomètres au sud-ouest de Carthage, était encore un des avant-postes installés en profondeur et abritait un camp important où se rassemblèrent notamment les mercenaires de retour de Sicile à la fin de la première guerre contre Rome. Mais rien n'assure que le pays traditionnellement numide qui s'étendait immédiatement à l'est de cette cité (c'était celui des Numides Massyles) fût sous le contrôle direct de Carthage.
- 14 Nous connaissons dans ses grandes lignes le territoire africain administré par Carthage, avec ses subdivisions, du moins tel qu'il semble avoir été constitué à partir du IV^e siècle. La première subdivision découverte est celle de la *chôra Thusca*, déjà mentionnée par Appien (*Libyca*, 59) comme étant la région soustraite aux Carthaginois par Massinissa en 152 avant J.-C. ; cette mention, mise en parallèle avec une dédicace d'époque romaine mise au jour à Mactar et faisant état des 64 *ciuitates* du *pagus Thuscae et Gunzuzi*, ainsi qu'avec la borne en punique du Djebel Massouge, délimitant ce district au nord de Mactar, est le noyau solide à partir duquel on peut tenter de recomposer le paysage administratif de Carthage. Au nord et surtout à l'ouest, cette *chôra Thusca* dont Mactar a pu être le centre était bordée par le royaume numide. Le *pagus Gunzuzi* qui lui est adjoint sur la dédicace latine devait lui être limitrophe à l'est, ou plutôt au nord-est, dans la direction de Carthage (G. Ch.- Picard, 1966, p. 1257-1265). Outre *Gunzuzi*, et sur le même plan, deux autres *pagi*, *Muxsi* et *Zeugei*, apparaissent dans une dédicace d'Utique peu avant notre ère. On admet que le dernier nommé devait s'appliquer à un vaste territoire proche de la métropole punique, entre la Medjerda et l'oued Miliane. Quant à *Muxsi*, on l'a ingénieusement rapproché, on l'a vu, du nom des Maxitani, les sujets libyens du roi Hiarbas, dont les assiduités avaient acculé Didon au suicide ; ainsi une principauté indigène, probablement celle de montagnards fixés au nord de la Medjerda, serait devenue, au terme de son ancrage africain, une des régions administratives de la cité fondée par la Tyrienne.
- 15 La plus importante de ces circonscriptions étaient ce que les auteurs grecs appellent le Byzacium : un vaste territoire dont l'arrondi des côtes de l'actuel Sahel tunisien formait la façade maritime, de *Ruspina* (Monastir) au nord à *Taparura* (Sfax) au sud. Cette région qui n'était pourtant pas la plus proche de la métropole punique a dû lui être inféodée

anciennement, avant même l'époque où elle s'était souciee de se constituer un vaste glacis africain, puisque dès le temps (509 avant J.-C.) du premier traité avant Rome, si les Carthaginois, selon Polybe, ne voulaient pas que les Romains naviguent avec des « vaisseaux longs » vers le Sud au delà du « Beau Promontoire » (c'est-à-dire le Cap Bon), c'était pour éviter qu'ils n'entrent en contact – particulièrement commercial – avec ce territoire qui était au minimum une chasse gardée de Carthage. Les Anciens reconnaissaient à ce qui sera plus tard la Byzacène romaine une certaine spécificité ethnique et culturelle. Décrivant ce terroir, Pline l'Ancien (*H.N.*, V, 24) note qu'on appelle « Libyphéniciens » ceux qui habitent le Byzacium, et, avant lui, Tite-Live (XXI, 22, 3) définissait ces Libyphéniciens comme des métis de Carthaginois et d'Africains de souche. C'est probablement en effet ce métissage des appartenances ethniques et surtout des cultures qu'il faut retenir comme faisant l'originalité du Byzacium punique. Au demeurant, l'archéologie y a mis en évidence une forte composante culturelle libyque, le substrat indigène se manifestant en particulier dans le domaine funéraire, avec les nécropoles mégalithiques, comme celle de Bir el Hadjar, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest d'Hergla. Ces sépultures dolméniques malaisément datables coexistent avec la tombe de tradition phénicienne à chambre funéraire profondément creusée dans le sol. Mais dans ces tombes le mort apparaît fréquemment déposé en décubitus latéral fléchi, et le squelette porte souvent les traces abondantes d'un fard rouge.

- 16 Au nord du Byzacium, au delà de cette large inflexion du rivage qu'on appelle le golfe d'Hammamet, s'étendait vers le nord-est la circonscription territoriale la plus proche de Carthage, la plus riche aussi du point de vue agricole, le puissant promontoire du Cap Bon. Les auteurs classiques, notamment Diodore de Sicile, ont vanté la fertilité et les productions de ce terroir, probablement le meilleur champ d'application des enseignements agronomiques de Magon. Il ne reste que peu de vestiges des principales cités du Cap Bon, comme *Clypea* (Kelibia) ou *Neapolis* (Nabeul), mais, à l'extrémité tronquée du cap, Kerkouane, dont le nom antique demeure inconnu, a livré à la fouille la quasi totalité d'une petite ville qui vivait à la fois des produits de la terre et de la mer, et qui fut apparemment détruite au milieu du III^e siècle avant notre ère lors de l'expédition de Regulus (M.H. Fantar, 1984, 1985, 1986). Certaines tombes de la nécropole de Kerkouane, au Djebel Mlezza, attestent par leurs rites funéraires (decubitus latéral fléchi) une présence culturelle libyque moins sensible cependant qu'au Sahel. Ces campagnes du Cap Bon, qui excitaient les convoitises – comme celle d'Agathocle, le tyran de Syracuse, qui les envahit à la fin du IV^e siècle – étaient protégées par des structures défensives, repérées à Kelibia sous le fort hispano-turc, dégagées à Ras ed-Drek, à l'extrémité du cap, et à Ras el-Fortass, sur son flanc ouest.
- 17 C'est surtout par le biais de son histoire militaire que nous connaissons les contacts entre Carthage et les populations autochtones de l'Afrique du Nord, qu'il s'agisse des « Libyens » – pensons à Matho, figure emblématique de la résistance à Carthage lors de la guerre des Mercenaires – ou des Numides, qu'il s'agisse des Massyles – déjà Naravas, lors de cette guerre des Mercenaires, surtout Massinissa, avec qui les Carthaginois eurent une rude confrontation pendant un demi-siècle – ou des Masaesydes, et l'on pense à Syphax et à ses rapports étroits, mais non sans ambiguïté, avec la cité punique à la fin du III^e siècle. Mais c'est surtout dans l'ordre culturel que ces contacts furent considérables et profonde l'influence punique sur son environnement africain. Comme témoins de cette influence, on citera particulièrement, pour l'architecture, des

monuments funéraires, comme le mausolée de Siga chez les Masaesyles, la souma du Kroub, le Médracen en pays massyle, ainsi que le mausolée de Dougga, célèbre par son inscription libyco-punique. C'est la langue de Carthage qui était la langue officielle des royaumes numides, comme en font foi les légendes monétaires de leurs rois et les rares textes administratifs connus, comme cette borne-limite du Djebel Massouge déjà citée. Lorsque Massinissa, selon Cicéron (*De signis*, IV, 103), fit rapporter au temple de Junon à Malte les défenses d'ivoire qu'un de ses amiraux en avait indûment soustrait, c'est en caractères puniques qu'il fit graver un texte d'excuses et d'hommage à la déesse.

- 18 On a pu dire que « l'Afrique ne fut jamais autant punique qu'après le saccage de 146 » (G. Camps, 1979, p. 48). Le mot est tout à fait fondé, si l'on songe à la large et longue survie de la culture punique après la chute de Carthage, notamment en pays numide. Survie institutionnelle, avec les nombreuses attestations de cités « sufétales » jusqu'en pleine époque impériale romaine ; survie religieuse, avec l'extraordinaire développement du culte d'un Saturne africain, héritier à la fois fidèle et infidèle de Ba'al Hammon ; survie linguistique enfin, la plus durable, puisqu'il n'est plus maintenant douteux pour personne que lorsque saint Augustin, au début du ^{ve} siècle de notre ère, témoignait de l'étendue d'usage, notamment dans les campagnes numides, de la *Punica lingua*, il désignait une forme très altérée de l'ancienne langue de Carthage, qu'on n'écrivait plus guère, si ce n'est sous la forme d'un « sabir » latino-punique connu notamment par des inscriptions de Tripolitaine, mais qu'on parlait encore largement de son temps.

La Carthage romaine (G. Ch. Picard)

La fondation

- 19 Parmi les décisions prises par César dans les derniers mois de sa vie, figurait celle d'établir une colonie romaine à Carthage. Le dictateur ne put la réaliser avant son assassinat, mais peu après les ides de mars, un groupe de colons fut envoyé en Afrique, dans des conditions et sur un emplacement mal définis. En 42 avant J.-C., la ville reçoit le nom de Codonia Iulia Concordia Karthago, et dès 40, devient capitale de la province d'Afrique, réunissant l'ancien territoire punique au royaume numide. En 29, Octave lui envoie un groupe de 3 000 nouveaux colons, qui ne sont pas tous installés dans l'agglomération urbaine, un certain nombre étant répartis entre des *pagi*, communautés autonomes qui faisaient partie du domaine (*pertica*) de Carthage, tout en étant éloignés du centre, quelquefois de 100 Km, et vivant en symbiose avec une cité pérégrine.

Topographie de la Carthage augustéenne

- 20 Elle pose des problèmes difficiles. Ch. Saumagne pensait avoir retrouvé un cadastre géométrique, carré de 1 776 m de côté, à l'angle N. E. abattu, avec son centre (groma) sur la colline de Byrsa ; des rues Nord-Sud (*Kardines*) et Est Ouest (*decumani*) le divisaient en quatre centurries et 440 *insulae* rectangulaires. Or les fouilles menées de 1974 à 1984 par des missions de divers pays patronnées par l'UNESCO, ont montré, d'une part que cette cadastration ne fut qu'un cadre idéal, réalisé très lentement, jamais achevé même dans certains secteurs, débordé en compensation dans d'autres ; d'autre part que dans une partie de la zone côtière, fouillée par la mission allemande de F. Rakob, les

immeubles romains recouvrent très exactement les restes de maisons puniques, pour en utiliser les citernes, et en suivent l'orientation sans rompre pour autant le cadre du cadastre romain. L'urbanisme n'est pas moins déconcertant. P. Gros a montré que la colline de Byrsa avait été écrétée et son plateau élargi au prix d'énormes soutènements pour recevoir un forum haut. Mais F. Rakob est en train de découvrir le forum bas, bordé au Nord par le *decumanus maximus*, avec un axe passant à environ 400 m au Sud du *groma*, et à 200 m environ du rivage ; il recouvre un très grand temple punique et sans doute la place publique de la première Carthage. La ville avait donc dès l'origine deux centres urbains, ce qui est tout à fait exceptionnel. Il est possible que le Capitole se soit dressé à l'emplacement de la cathédrale du Cardinal Lavignerie, précédé d'une *area capitolina*, entourée d'édifices du culte impérial. Ch. Saumagne avait retrouvé en effet, sur le versant Est de la colline, immédiatement en contrebas du plateau supérieur, un *templum gentis Augustae*, avec son autel, dédié comme le temple par un certain Perellius Hedulus, et décoré en bas-relief de thèmes augustéens. Dans le même secteur se trouvait aussi le temple de Cybèle, la Mère des dieux, protectrice de Rome et de la famille impériale.

- 21 Ces monuments sont d'autant plus importants qu'il existe très peu d'édifices publics du I^{er} siècle à Carthage. F. Rakob vient de retrouver une salle élégamment décorée de peintures et de mosaïques augustéennes, dépendant du forum bas. Elle sera remplacée à la fin du II^e siècle par une grande basilique. Plusieurs temples furent aussi certainement bâtis dans les premiers temps de la colonie ; Je seul dont l'existence soit absolument certaine, quoiqu'il soit mal localisé, est celui des Cereres (Déméter et Koré) dont le culte, commun à toute la province, dont il déterminait l'ère, fut institué dès 40-39 avant J.-C. Un bas relief apporté de Carthage au Louvre, est une transposition d'un des panneaux de l'*Ara Pacis* d'Auguste. Derrière la personnification de l'Afrique, on voit celle de Koré (Perséphone) remontant des enfers.

Carthage à l'époque romaine.

- 22 Un des premiers soucis de l'administration romaine avait été de remettre en état les ports intérieurs dont la Carthage punique s'était dotée pendant les guerres contre Rome ; ils comprenaient deux bassins celui du Sud presque rectangulaire, débouchant dans la baie du Kram, servant au commerce ; celui du Nord, rond avec un îlot central, accueillait les galères de guerre. Perdant son caractère militaire ce dernier fut complètement transformé ; les fouilles britanniques dirigées par H. Hurst ont parfaitement restitué son apparence, avec la tour centrale de l'îlot, doublée d'un temple, qui en était le principal ornement. Le trafic essentiel était celui du blé, presque totalement dirigé sur Rome surtout après que Néron eût décidé que l'Afrique fournirait désormais les deux tiers de la consommation de la métropole. Renonçant à la polyculture pratiquée par les Carthaginois, les Romains avaient obligé les paysans africains à se consacrer exclusivement aux céréales.

Médiocrité et lenteur de l'évolution sociale

- 23 Le seul grand édifice public datable par sa structure du 1^{er} siècle est l'amphithéâtre ; il suffisait aux plaisirs peu raffinés d'une population pauvre et peu cultivée. Les fortunes des colons étaient si médiocres qu'on dut, pendant plusieurs générations, accepter de confier les charges municipales à des affranchis, et leur abandonner le sacerdoce provincial des Cereres, ce qui était en principe illégal. L'hygiène ne valait pas mieux les rues n'avaient ni pavés ni égouts, et pis encore, on devait se contenter de l'eau des citernes (souvent puniques), l'unique source (dite Fontaine aux mille amphores, au pied de Borj Jedid) n'étant évidemment accessible qu'à de rares privilégiés.
- 24 Le seul véritable « bourgeois » que nous connaissons à Carthage au temps d'Auguste, est Perellius Hedulus ; encore est-il peut-être d'origine libertine. J.M. Lassère voit en lui

un petit entrepreneur, possédant une tuilerie, industrie qui sera plus tard prohibée en Proconsulaire ; il ne fait état d'aucune charge municipale. L'élévation des citoyens romains de Carthage dans la hiérarchie impériale sera très lente. On ne connaît en fait, jusqu'à la fin du III^e siècle, que trois ou quatre familles clarissimes originaires de la métropole africaine. Le plus ancien sénateur carthaginois connu, Q. Caecilius Marcellus, fait une carrière modeste sous Trajan. Carthage est moins bien représentée dans la noblesse impériale, que Cirta, Hadrumète, de nombreuses villes de Byzacène et Lepcis Magna. Il est possible que cette défaveur apparente soit due aux lacunes de notre documentation épigraphique, Carthage ayant été, plus que d'autres sites, exploitée pour ses marbres ; mais la lenteur du développement social, est comme on l'a vu déjà, confirmée par l'archéologie ; certes il existe, sur la pente de la colline de l'Odéon, de part et d'autre du kardo V, des maisons que l'élégance de leurs sols, de *signinum* incrusté et une seule fois de *tesselatum* noir et blanc pour un seuil, permettent d'attribuer à des familles aisées du I^{er} siècle. Ils restaient une minorité dans une population impossible à dénombrer, mais que Strabon, sous Auguste considérait déjà comme nombreuse. De très nombreux africains, Libyens plus ou moins punicisés, avaient certainement afflué à Carthage dès sa reconstruction ; ils vivaient tout autour, dans des cabanes appelées *mapalia**, exerçant toutes sortes de petits métiers ou cultivant des jardins. Ils fréquentaient les temples de dieux traditionnels, plus ou moins romanisés. On honorait Saturne, assez infidèle héritier de Ba'al Hammon, dans une partie du tophet qui n'avait pas été envahie par les entrepôts portuaires. Tanit, devenue Caelestis, devait avoir déjà un temple qu'on ne parvient pas à localiser. Eshmoun quant à lui, avait été complètement assimilé à Esculape ; son temple couronnait la colline où on creusera plus tard la cave du théâtre, et c'était le seul endroit où celui qui n'avait pas de médecin dans sa maison pouvait se faire soigner.

- 25 Les institutions étaient celles de toutes les colonies romaines, calquées sur celles de la République quand elle n'était qu'une cité. L'organe essentiel était l'*ordo* ou sénat municipal, composé de tous ceux qui avaient été magistrats ; il se recrutait donc, par l'élection, dévolue à l'assemblée populaire, des édiles, qui avaient la première des charges, et la moins importante. La plus haute était le duovirat, surtout lorsque tous les cinq ans, ses titulaires recensaient citoyens et fortunes, et arrêtaient la composition de l'*ordo*. Toutes ces dignités donnaient lieu au versement d'une somme dans la caisse de la ville. Au début du II^e siècle, elle était en principe de 50 000 sesterces. Le premier carthaginois riche que nous connaissions, Q. Voltedius, fait chevalier romain par Trajan, fut triumvir quinquennal sous Hadrien ; il versa à cette occasion 200 000 sesterces, dont les 4/5 servirent à donner des combats de gladiateurs et des chasses pendant quatre jours dans l'amphithéâtre.

Les thermes d'Antonin (photo Musée du Bardo).

- 26 Naturellement la municipalité de Carthage était sous le contrôle direct du proconsul, un des membres les plus en vue du Sénat romain, mais au pouvoir annuel rarement renouvelé. Plus efficace encore était le procureur, institué déjà par Auguste pour gérer les intérêts impériaux dans la Province, c'est à dire en fait toute son économie ; il était assisté d'une foule de fonctionnaires, souvent esclaves impériaux, qui, avec les assistants du procureur, formait le corps des *officiales*, dont le cimetière a été retrouvé près de la Malga.

L'apogée antonine et sévérienne

- 27 L'exemple de Voltedius Optatus nous a montré que, déjà sous Trajan, il existait à Carthage une bourgeoisie riche, dont plusieurs centaines de notables avaient le capital de 400 000 sesterces nécessaire pour entrer dans l'ordre équestre. Pourtant la ville ne s'était guère embellie et faisait piètre figure en comparaison, non seulement des grandes villes italiennes mais de celles des provinces occidentales, pour ne pas parler des opulentes métropoles de l'Orient.
- 28 Ce retard allait être rattrapé d'un coup, sous le règne d'Antonin le Pieux (138-161). L'histoire Auguste, compilation tendancieuse de biographies impériales composée à la fin du IV^e siècle après J.-C, nous apprend que « le forum de Carthage brûla », sans nous dire si c'était celui du haut ou du bas. Ce fut l'occasion d'une opération urbanistique qui dépassa largement la zone accidentée ; en une trentaine d'années (140-170) les deux forums furent reconstruits, celui du haut doté d'une immense basilique, un théâtre et un cirque s'ajoutèrent à l'amphithéâtre agrandi, et on édifia au bord de la mer, dans la centurie nord-est, un établissement thermal qui égala les plus beaux de Rome. Le plus important sans doute est que le problème de l'eau fut résolu. Hadrien y pourvut logiquement en priorité, en faisant capter dans un magnifique nymphée fouillé par F. Rakob, les eaux du Mont Zaghouan, et en commençant au moins l'aqueduc de 132 Km. qui les amenait à Carthage, où il alimentait d'abord les citernes de la Malga, puis, entre autres celles de Borj Jedid, et par elles, les thermes d'Antonin. Le fait que ce travail

conditionnait la rénovation de Carthage incite à penser que celle-ci avait été programmée par Hadrien et que l'incendie du forum ne fut qu'un prétexte pour la hâter ; elle fut d'ailleurs entreprise dès le début du règne d'Antonin, car les thermes étaient pratiquement achevés en 145. Une autre raison de penser que le projet fut conçu au Palatin, est que tous les frais et moyens furent pris en charge exclusivement par le pouvoir, qui seul d'ailleurs en était capable, et que la similitude absolue des structures et du décor de tous les édifices, dans les moindres détails prouve qu'une seule équipe d'architectes présida à l'ensemble ; les consignes de cette équipe romaine étaient suivies jusqu'à absurde : à la naissance des voûtes, on utilisait en Italie des briques. Or on ne fabriquait plus de briques en Afrique, pour ne pas concurrencer sans doute les manufactures italiennes, dont les plus importantes appartenaient à la famille impériale ; on employa bien dans les thermes quelques briques importées d'Italie ; mais comme leur quantité était plus qu'insuffisante, on astreignit des maçons à tailler des pierres à la dimension de briques ! Cette mesquinerie ne doit pas faire méconnaître la splendeur du cadeau impérial à la capitale de l'Afrique. Il supprimait d'un coup la presque totalité de ses handicaps : celui de la santé d'abord, grâce à l'eau potable, à l'hygiène permise par les bains et de gigantesques latrines, ainsi que par les palestres ; celui de la culture, dont le théâtre et les bibliothèques rehaussaient singulièrement le niveau. Une Université, qui ne le cédait guère à celles de Rome et d'Athènes, bien que Les étudiants fussent volontiers chahuteurs, allait pouvoir fonctionner. Apulée de Madaure arriva tout juste à Carthage pour y déclamer ses Florides dans les édifices nouvellement construits, et y devenir le plus grand écrivain latin de son temps.

Hermès des thermes d'Antonin (photo Musée du Bardo).

Tête de Faustine, thermes d'Antonin (photo G. Picard).

- 29 Bien que les principes et les modèles soient venus de Rome, les artistes africains ne tardèrent pas à s'en affranchir, dans certains domaines au moins. Je n'ai, bien sur, à traiter que de ce qui concerne Carthage qui fut d'ailleurs loin de se distinguer par l'originalité, et ne dépassa jamais les écoles de Numidie, de Byzacène et de Tripolitaine ; la sculpture n'y fit preuve d'aucune originalité, comme en témoigne par exemple l'Apollon du théâtre ; les Victoires en haut relief qui décoraient un des monuments du forum de Byrsa célèbrent les victoires de L. Verus avec beaucoup moins d'imagination que l'arc de Tripoli. Même dans le domaine de la mosaïque, les artistes carthaginois furent devancés par ceux de petits ports de Byzacène, comme Acholla, qui avaient emprunté aux écoles italiennes leurs décors végétaux stylisés, mais en les traitant non plus en noir sur fond blanc, mais en couleurs, et avaient enrichi de même les scènes à personnages. Le thème favori des mosaïstes carthaginois de la seconde moitié du II^e siècle, est formé de médaillons ronds et carrés, à bordure végétale, enfermant des personnages, des animaux, des fleurs ou des fruits ; Gauckler en a trouvé dans le sol d'une villa détruite sous Septime Sévère, pour construire l'Odéon. Cela confirme la datation au II^e siècle de la maison de Scorpianus, un cocher vedette, dont les victoires au cirque avaient été assez rentables pour lui permettre de se faire bâtir, près de l'amphithéâtre, un véritable palais.

L'une des Victoires de Byrsa (photo G. Picard).

- 30 La prospérité de Carthage et celle de l'Afrique ne fut pas atteinte par l'invasion germanique qui désola les dernières années de Marc Aurèle : les blés africains ravitaillèrent les armées, et les hommes d'affaires n'y perdirent rien. Au contraire jamais les Africains ne furent plus nombreux dans le Sénat et les hautes charges que sous le règne de Commode. Celui-ci réorganisa la flotte de Carthage, en la plaçant sous le contrôle direct des bureaux impériaux. Des troubles qui suivirent son assassinat sortit un empereur africain, originaire de Lepcis en Tripolitaine, Septime Sévère.
- 31 La politique de Septime Sévère à l'égard de Carthage apparaît ambivalente. D'une part il supprime la *pertica* ; ce domaine discontinu et lointain n'était plus qu'une bizarrerie archaïque, mais les Carthaginois y tenaient beaucoup plus sans doute que les citoyens des *pagi*, qui se sentaient proches des habitants des cités jumelles, devenus presque tous citoyens romains. En compensation l'empereur donna à Carthage le droit italique, c'est à dire que ses habitants devinrent pleinement propriétaires de leurs biens fonciers, jusque là censés seulement concédés par Rome, en échange d'un impôt qu'ils n'eurent plus à payer. On institua aussi des Jeux Pythiques, en l'honneur d'Apollon ; ce furent de grandes fêtes intellectuelles et artistiques, pour lesquelles on bâtit, au dessus du théâtre, un Odéon, édifice très rare en Occident. La dynastie devint ainsi extrêmement populaire dans la ville, même lorsque Elagabale exigea que la statue de Caelestis fut envoyée à Rome pour tenir compagnie à son Dieu Soleil. Aussi les Carthaginois, comme tous les Africains, apprirent-ils avec indignation le meurtre du dernier Sévère, Alexandre, et son remplacement par Maximin, qui passait pour une brute militaire ; ils se joignirent avec enthousiasme au putsch des habitants de Thysdrus, qui avaient proclamé empereur le proconsul d'Afrique Gordien ; malheureusement la légion III^e Auguste, remontée de Lambèse, leur fit payer cher ce manque de loyalisme. Ce fut le début d'une crise qui allait durer cinquante ans.

Le temps des troubles (238-284)

- 32 On est surpris de constater que pendant ce demi-siècle où un seul empereur, Gallien, réussit à régner plus de cinq ans sur un Empire d'ailleurs tronqué, rien ne permet de penser qu'après le coup de Thysdrus, la vie des Carthaginois ait été sérieusement troublée. Les révoltes de tribus libyennes, qui furent nombreuses, n'atteignirent pas la Proconsulaire. La prospérité économique africaine est attestée par le développement de la céramique et par de riches mosaïques, mais surtout en Byzacène. C'est dans ce district qu'on a les plus nombreuses attestations de l'activité des sodalités, organisations qui regroupaient les chasseurs de l'amphithéâtre et leurs amateurs ; mais Carthage ne fut pas privée de spectacles ; les récits des persécutions contre les chrétiens nous l'attestent.
- 33 L'histoire de l'Église d'Afrique, depuis ses origines sera traitée ailleurs dans cette Encyclopédie. Mais il n'est pas possible de passer sous silence ces faits essentiels que sont la précocité de l'évangélisation et la rapidité de sa diffusion. Déjà, en 180, première année du règne de Commode, le proconsul Vigellius Saturninus fit exécuter douze chrétiens arrêtés dans la petite ville de Scilli. La foi nouvelle s'était donc répandue déjà dans des couches populaires très étendues, à mon avis chez des gens attachés aux traditions puniques, comme l'indiquent leurs noms, et déçus par la romanisation du culte de Ba'al. Mais il y avait aussi des prosélytes dans la bourgeoisie. Le plus tonitruant des apologistes du temps de Septime Sévère, Tertullien, avocat de son métier, est aussi un très grand écrivain. Chose curieuse, qui prouve bien combien la législation et la pratique étaient confuses, il ne fut jamais inquiété, alors que deux malheureuses jeunes femmes, Perpétue et Félicité, et un groupe de chrétiens de Thuburbo Minus, furent atrocement suppliciés le 7 mars 203 dans l'amphithéâtre de la petite garnison de Carthage (composée d'une cohorte détachée de la légion III^e Auguste et d'une cohorte urbaine de Rome). Tertullien prétend que les chrétiens formaient déjà la majorité en Afrique ; il se contredit lui-même, en montrant la foule exigeant du gouverneur le supplice des martyrs. Cependant il est certain que l'Église de Carthage jouait un rôle important dans la société, surtout quand elle avait pour chef un évêque de la valeur de Saint Cyprien ; élu en 249, ce prélat eût aussitôt à faire face à la législation que l'empereur Decius (249-251) venait de promulguer pour mettre un peu de clarté dans les textes légués depuis Néron par ses prédécesseurs. L'édit rendait obligatoire pour tout suspect de christianisme un sacrifice au Capitole de sa ville. De nombreux fidèles se soumirent à l'obligation, quittes à demander ensuite le pardon à l'Église ; celle-ci se divisa entre indulgents et intransigeants. Cyprien lui-même préféra se mettre à l'abri. D'ailleurs la mort de Dèce, tué par les Goths mit fin à la persécution qui n'avait pas duré deux ans, mais non aux dissensions entre chrétiens ; multipliant les conciles, et publiant de nombreux traités Cyprien apparaît comme le premier personnage du christianisme occidental, et tient tête aux évêques de Rome. Mais en 257, l'empereur Valérien édicta de nouvelles mesures de persécution ; elles visaient principalement les évêques et le clergé, mais aussi les sénateurs, chevaliers et fonctionnaires, ce qui prouve que l'évangélisation s'était étendue aux classes supérieures. Cyprien fut d'abord seulement exilé à Curubis dans le Cap Bon, puis rappelé à Carthage, où le proconsul Galerius Maximus finit par le faire décapiter.

Salle aux colonnes de la Maison des chevaux (photo J.-L. Combes).

L'amphithéâtre de Carthage (photo C.I.M.).

- 34 Aucun fait concernant Carthage n'est connu pendant les seize ans qui séparent le martyre de Saint Cyprien de l'avènement de Dioclétien.

Une renaissance agitée

- 35 S'il est un fait imprévisible dans l'histoire, c'est bien la réussite de Dioclétien, qui régna plus de vingt ans, essaya de réorganiser complètement l'Empire et y parvint en partie. Nous ne pouvons ici que très brièvement rappeler l'essentiel de ses mesures concernant

Carthage. La ville garda sa dignité, bien que la province dont elle était la capitale fut réduite à sa partie septentrionale appelée, d'un vieux nom libyque, Zeugitane ; son gouverneur fut toujours le proconsul. Mais en outre Carthage était capitale du diocèse d'Afrique, composé de sept provinces, et administré par un vicaire du préfet du prétoire. D'importants travaux, mal connus, y furent effectués. Malheureusement ces bienfaits furent compensés, d'abord, par la reprise de la persécution des chrétiens, que l'empereur se laissa imposer par son collègue Galère, en 303-304. Elle fut efficace contre les lieux de culte et les livres ou objets sacrés, ce qui explique qu'on n'ait retrouvé en Afrique aucune église antérieure à Constantin ; il y eut certainement aussi des victimes, mais on ne signale à Carthage que l'étrange affaire du décurion Dativus, qui avait enlevé une jeune fille païenne pour la convertir.

- 36 Beaucoup plus graves furent les conséquences de l'effondrement du système de succession imaginé par Dioclétien, après son abdication en 305. Constantin et Maxence, fils de tétrarques, refusèrent d'être écartés du pouvoir. Maxence, maître de l'Italie, fut d'abord obéi en Afrique, puis celle-ci proclama empereur son vicaire, Domitius Alexander, qu'un corps expéditionnaire venu de Rome renversa aisément. Carthage fut alors sauvagement pillée et beaucoup de ses notables massacrés ; mais la victoire du pont Milvius permit à Constantin d'entreprendre une restauration qui rendit à la ville sa splendeur du II^e siècle.

Mosaïque d'une schola : cérémonies du culte impériale (photo G. Picard).

- 37 Nous en avons le témoignage dans une foule de mosaïques sûrement datées de ce temps ; les plus remarquables pavaient un édifice appelé maison des chevaux, situé entre la colline dite de Junon et celle de l'Odéon. Il s'agit d'un ensemble très complexe, comprenant trois éléments : sur la colline « de Junon », un monument consistant essentiellement en une cour rectangulaire aux colonnes jumelées ; on a voulu y voir des

thermes, mais il ne comporte aucune installation balnéaire et a rendu une mosaïque avec une acclamation pour les Bleux, une des « factions » entre lesquelles se répartissaient les cochers du cirque. En contrebas au Nord, il y avait un péristyle, sur lequel ouvrait une salle de 11 m sur 7, pavée d'une mosaïque en échiquier de 88 cases, dont une sur deux était couverte de marbre, l'autre représentant, en cubes très fins, un cheval et une scène donnant en rebus le nom de l'animal. Plus au Nord encore se trouvait un triclinium décoré de mosaïques, qui semble avoir été d'abord indépendant. La destination de ces édifices est discutée mais il est certain qu'ils sont tous en rapports avec les courses et datent de la fin du III^e ou du début du IV^e siècle. De la même époque la mosaïque d'une salle en forme de trèfle nous fait assister à une cérémonie du culte impérial ; un autre pavement représente dans leur maison de campagne un notable nommé Iulius et sa femme. Jamais l'art ne nous a mieux renseignés sur la vie confortable et luxueuse de la bourgeoisie carthaginoise, dont le repos n'était plus troublé que par les querelles religieuses. Celles-ci nous semblent absurdes et incompréhensibles. Depuis que Constantin avait reconnu le christianisme, elles opposaient non seulement ses cadres aux nostalgiques de la religion romaine, restés nombreux surtout dans la noblesse, mais à des intransigeants appelés donatistes qui reprochaient à beaucoup d'évêques de n'avoir pas eu une attitude assez ferme pendant la persécution de Dioclétien et probablement de se soumettre maintenant trop docilement au pouvoir ; il faut dire que l'Église tolérait désormais un mode de vie qui eût scandalisé Tertullien. Si le schisme donatiste était propre à l'Afrique, il n'empêchait pas qu'on y eut des échos des querelles théologiques sur la nature du Christ, qui sévissaient surtout en Orient.

- 38 Il semble bien que dans les premières années du IV^e siècle, Carthage ait eu à souffrir des tremblements de terre qui agitèrent le bassin méditerranéen ; une partie des grands entrepôts Sud du port de commerce dût être abandonnée ; plusieurs années plus tard, on construisit à la place un magnifique édifice orné de mosaïques représentant les Saisons.
- 39 Les proconsuls se préoccupaient activement, en étroite coopération avec les magistrats municipaux, de l'entretien de la ville et des monuments. Un problème difficile était celui des temples de la religion traditionnelle. Jusqu'au règne de Théodose, les cérémonies furent célébrées dans la plupart d'entre eux, la majorité des proconsuls et des magistrats étant restés traditionalistes. A partir de 391, les cultes furent interdits, mais des mesures prises pour protéger les statues, souvent transportées dans d'autres édifices ; certains sanctuaires reçurent d'autres destinations, mais ne furent pas, en général, transformés en églises.
- 40 L'Université continuait de fonctionner. Le futur Saint Augustin y fut d'abord étudiant à seize ans, puis, dès 374, chargé d'une chaire de rhétorique qu'il garda neuf ans, malgré les tracasseries incessantes infligées par les étudiants contestataires, que les historiens de la culture sont aujourd'hui tentés d'excuser quelque peu, par le formalisme de l'enseignement qu'ils recevaient. On connaît le calembour par lequel le futur évêque assimile Carthage à « sartago » « la pöele » des amours honteuses.
- 41 Il semble pourtant que ses désordres n'aient guère été au delà d'une liaison avec une femme dont il n'a pas voulu nous donner le nom, mais dont il eut un fils.

Insouciance et périls

- 42 Tranquilles et heureux de leur sort, les Carthaginois ne semblent pas s'être émus outre mesure des malheurs de leurs voisins de Tripolitaine, pillés impunément par les Austuriens, ni des tentatives de Firmus, puis de son frère Gildon pour reconstituer un royaume, méritant déjà le nom de Berbère, en Maurétanie. Ils assistèrent, sans doute avec des sentiments variés, à l'exécution du vainqueur de Firmus, le maître de la cavalerie Théodose. Les codes ont conservé de nombreux édits encourageant les proconsuls à faire donner des spectacles dans ces années ; les thermes d'Antonin sont restaurés par les soins du proconsul en 389 ; un autre proconsul renouvelle quelques années plus tard la décoration du théâtre, peut-être avec des œuvres provenant des temples. En décembre 409 encore de grands spectacles furent donnés au théâtre, où il y eût un spectacle nautique, dans l'amphithéâtre et au cirque. L'évêque Aurelius essaya de détourner les fidèles de s'y rendre en faisant venir Saint Augustin, mais il semble que l'éloquence sacrée eut moins de succès que les plaisirs mondains. Les pouvoirs publics avaient d'autant plus d'intérêt à encourager cette frivolité que le nécessaire pouvait faire défaut ; sous Valentinien, le proconsul Hymetius prit courageusement sur lui de vendre à Carthage en pénurie une partie du blé réservé pour l'annonce de Rome, ce qui lui valut d'abord l'exil, puis une réhabilitation et des statues.
- 43 Au début du ^v^e siècle, il parut nécessaire tout de même de rétablir une enceinte fortifiée ; mais les travaux durent être menés négligemment, par une administration profondément corrompue. Le rempart ne servit à rien quand un peuple germanique, les Vandales, qui avaient successivement pillé les Gaules, l'Espagne, les Maurétanies et la Numidie vint l'attaquer en 439, entraîné par son roi Genseric. Un siècle plus tard les armées de Justinien vinrent libérer une Afrique romaine qui n'avait cessé de résister, mais s'était épuisée dans sa lutte.

Orientation bibliographique

- 44 Je me permets de renvoyer à la seconde édition de ma *Civilisation de l'Afrique romaine*, Études Augustiniennes (librairie Brepols), 1981. La meilleure histoire de l'Afrique romaine est celle de P. Romanelli, *Storia delle province romane di Roma*, Rome, 1959. Il est indispensable de consulter aussi C. Lepelley, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, I-II, Paris, 1979-1981 ; J.M. Lassère, *Ubique Populus*, Paris 1977, et H. Jouffroy, *La construction publique en Italie et dans l'Afrique romaine*, Strasbourg 1986 ; P. Gros et M. Torelli, *Storia dell'urbanistica, el mundo romano*. Rome-Bari, 1988, p. 284-291.

Carthage vandale et byzantine (N. Duval)

La ville au ^v^e siècle

- 45 La Carthage vandale et byzantine est issue d'un tissu urbain que l'on connaît mieux depuis les travaux des missions coordonnées par l'UNESCO, mais encore très incomplètement.
- 46 On sait que la ville au plan régulier s'étendait au delà du rectangle tronqué qu'avait défini Ch. Saumagne comme cadre de la *Colonia Iulia Karthago* (voir déjà N. Duval, *Cahiers archéologiques*, 1958, cf. maintenant le plan publié à plusieurs reprises par Hurst). La

ville, dépourvue jusque-là d'enceinte, a été cernée par un mur très rapidement construit sous Théodose II avant l'arrivée des Vandales en Afrique, mais qui n'a pas suffi à protéger la ville d'une attaque surprise. Le tracé de cette enceinte avait été grosso-modo déterminée au XIX^e s. d'après les levées de terres visibles, et vérifié dans certains secteurs (plateau de l'Odéon et quartier dit de Saint-Monique, où elle rejoignait la mer en incluant dans le périmètre protégé Borj Jedid), par des sondages dont ont rendu compte L. Poinssot, R. Lantier et Ch. Saumagne. Mais la fouille canadienne de H. Wells a mis au jour à proximité des « immeubles de l'aviation » (Nord-Ouest) un tronçon qui tranche de façon spectaculaire à travers un quartier d'habitation pour raccourcir le tracé. Le tracé a été précisé aussi au sud par les fouilles anglaises (avenue Bourguiba) et américaine (immédiatement au sud du cirque).

Carthage aux V^e-VI^e siècles.

En traits pointillés, section conjecturées du mur de Théodose ; en traits tiretés sections reconnues sur le terrain ; en traits pleins sections confirmées par la fouille. 1 : centre monumental de la ville haute. 2 : thermes d'Antonin. 3 : théâtre. 4 : Odéon. 5 : amphithéâtre. 6 : cirque. 7 : emplacement hypothétique du forum de la ville basse. Les chiffres cerclés font référence aux monuments chrétiens : 8 : basilique et complexe ecclésiastique riverains du decumanus II sud. 9 : baptistère. 10 : hypothétique basilique byzantine. 11 : basiliques de Dermech I et II. 12 : basilique de Dermech III. 13 : édifices supposés être le monastère de saint Etienne et de celui de Bigua. 14 : rotonde et basilique près du théâtre. 15 : baptistère souterrain. 16 : chapelle de Redemptus et église présumée à l'emplacement du lycée. 17 : chapelle d'Asterius. 18 : Damous el Karita. 19 : basilique dite de saint-Cyprien. 20 : église de Bir Knissia. La *basilica maiorum*, au lieu-dit Mcidfa, est en dehors des limites de la carte, au nord (Complètement S. Lancel sur fond de plan de Mme A. Hurst dans *Excavations at Carthage : the British Mission*, I, 1, Sheffield, 1984, fig. 11, retouchés par N. Duval).

- 47 Très peu de textes nous renseignent sur l'organisation administrative de Carthage, même au Haut-Empire. On ne sait comment s'articulaient les compétences des différentes autorités présentes dans la capitale de l'Africa : les autorités municipales sous l'autorité des duumvirs, qu'on voit intervenir dans les procès des chrétiens, le

proconsul d'Afrique dont la résidence, qui serait devenue celle des rois Vandales, puis de l'exarque byzantin, se situerait dans le groupe d'édifices publics couvrant la colline de *Byrsa*, le vicaire d'Afrique (à partir de la réforme de Dioclétien) qui peut remplacer dans certains procès (affaire d'*Abthugni*) le proconsul comme juge en *Africa*, mais dont la compétence se limite normalement aux autres provinces et qui n'a pas le droit de circuler dans la province du proconsul, en dehors de trajets autorisés (par exemple sur la route Carthage-Theveste), enfin le procureur financier – ou *rationalis* de l'*Africa* dans l'Antiquité tardive – et les différents chefs de services financiers et domaniaux. Se pose aussi le problème de la garnison de Carthage, qu'on ne connaît qu'aux II^e et III^e s. par des épitaphes et des listes militaires (sans pouvoir localiser le ou les camps de la « cohorte urbaine » et peut-être de la cohorte légionnaire assurant la sécurité de la capitale) et à l'époque des persécutions où il est question de l'intervention d'officiers et de soldats dans les arrestations et les gardes à vue. Il est probable que, depuis le Haut-Empire, le territoire de la ville était divisé comme Rome en régions. Sinon, on s'expliquerait mal qu'aux V^e et VI^e s. apparaissent des régions ecclésiastiques, au nombre de six au moins, probablement au nombre de sept, comme à Rome qui comptait quatorze régions urbaines déjà regroupées deux par deux pour l'organisation de la lutte contre l'incendie.

- 48 Depuis quelques années, on peut localiser avec précision le principal centre administratif (forum et basilique civile, et probablement Capitole) sur la colline de *Byrsa* dont le sommet a été aplani et agrandi au prix de travaux gigantesques (cf. *Byrsa* I.) P. Gros situe un autre aménagement du même ordre sur le sommet de la colline de *borj Jedid* où on avait vu au XIX^e siècle des structures qui appartenaient d'après A. Lézine au podium d'un grand temple (et non du camp militaire comme on le croyait) dominant une vaste esplanade, précédée par un escalier monumental vers la mer. Les ports traditionnels, conservés sous la forme d'une lagune circulaire (port militaire à l'époque punique) avec îlot central (où se situait un temple) et d'une autre lagune rectangulaire, sont encore identifiables. Procope en parle et cite comme à Constantinople un *mendracion* à l'entrée. Un certain nombre de monuments publics ont été fouillés à proximité depuis la guerre et les recherches allemandes semblent avoir mis en évidence l'emplacement du forum « de la ville basse » ou « du port ». Au Nord de ce quartier, celui des « thermes d'Antonin », occupé en bordure de mer par les grands thermes publics de la ville, est relativement bien connu. A la périphérie sud, se situent l'amphithéâtre, fouillé par le P. Delattre, et le cirque, longtemps mal connu, et dont des travaux successifs d'A. Lézine, d'une mission polonaise et, tout récemment de la mission américaine du Michigan permettent maintenant de préciser le plan et l'histoire. Les quelques plans complets de maisons connus (autour de *Byrsa*, à *Borj Jedid* et au plateau de l'Odéon) sont ceux des IV^e-V^e siècles, et la plupart des mosaïques conservées, inventoriées maintenant par Mme Ben Osman, datent de cette période.
- 49 Cette topographie existant au début du V^e s. a subi deux transformations majeures : celle résultant de la création de l'enceinte et donc de l'abandon de certains quartiers périphériques (on en est sûr au Nord-Ouest où un cimetière, récemment fouillé par la mission américaine du Michigan, s'installe contre l'enceinte), celle due à l'occupation vandale et aux destructions ou changements d'affectation qui en résultent. On a beaucoup discuté sur ces actes de « vandalisme ». Au XIX^e siècle, on croyait à la réalité d'une destruction massive, suivie d'une réoccupation tout à fait partielle par les Byzantins. Puis, avec Chr. Courtois, on a eu tendance à minimiser l'action des Vandales.

Maintenant, avec la campagne UNESCO, et notamment les fouilles italiennes, allemandes et américaines, on a pu identifier une strate épaisse de destruction dans plusieurs secteurs, précédant un remblaiement massif sur lequel s'implantent de nouveaux édifices d'époque byzantine. Mais on doit nuancer aussi cette constatation : les textes de l'Anthologie, réétudiés aussi bien en France qu'en Amérique et en Italie, montrent qu'il existe également des constructions et des décors somptueux voulus par les rois et l'aristocratie vandales, même si on est incapable dans la plupart des cas de les localiser et de les identifier. En ce qui concerne les édifices cultuels, Victor de Vita mentionne leur occupation par le clergé arien, au moins lors des périodes de persécution, avant leur restitution partielle aux Catholiques. En fait, chacun d'eux a connu de nombreuses transformations, parfois radicales mais qu'il est difficile de dater avec précision (voir *infra*).

« Maison byzantine » de Bord) Djedid (relevé de P. Gauckler et L. Drappier).

Histoire ecclésiastique

- 50 L'histoire ecclésiastique de la Carthage vandale et byzantine est très mal connue sauf à l'époque de la querelle des Trois Chapitres. On peut se contenter actuellement des mises au point d'A. Audollent (1901, 1912), à compléter par l'article *Carthage* du *DHGE*, paru en 1949, et l'article *Africa* de l'*Augustinus-Lexikon* (1986). Seule la correspondance de Grégoire le Grand a fait l'objet d'études vraiment nouvelles lors du colloque de 1990, mais elle intéresse peu Carthage. Les noms des évêques, mais pas de tous, apparaissent à l'occasion des conciles tenus en Afrique, de la persécution vandale, de la réorganisation byzantine, de la Querelle des Trois Chapitres et de la correspondance de Grégoire le Grand. L'évêque de Carthage, primat de toute l'Afrique, garde jusqu'à l'occupation arabe, et au delà, la place éminente que lui donnent la tradition et les

dispositions officielles de l'Empire et de la papauté. La vie religieuse de la métropole a été constamment troublée par les débats théologiques ou disciplinaires et les sectes y pullulent de tout temps, malgré les « édits d'union », surtout celui qui a mis fin officiellement au schisme donatiste à la suite de la conférence de 411.

- 51 Du point de vue de l'organisation et de la topographie ecclésiastique, suivant N. Duval, chaque région aurait pu avoir à sa tête un archidiacre, assistant l'évêque (on a deux témoignages probables d'archidiacres de région) ; on sait qu'elle possédait une église de région pourvue de vastes annexes (on cite plusieurs fois un *secretarium* où se réunit un concile), et probablement un baptistère, donc fonctionnant comme une quasi-cathédrale. Les textes (en-têtes de sermons, procès-verbaux de conciles, textes historiques) nous donnent une vingtaine d'appellations ou de localisations de basiliques, dont plusieurs se recoupent et qui ne permettent généralement pas une identification ; il existe notamment au moins deux basiliques (plutôt que trois) consacrées à saint Cyprien, au lieu de son martyr et à celui de son inhumation. Un sermon de saint Augustin récemment redécouvert nous donne des renseignements intéressants pour l'organisation d'une église carthaginoise à la fin du IV^e siècle (abside surélevée d'où parle l'évêque, autel dans la nef, séparation – toute récente – des hommes et des femmes, décor historié).

Les monuments du culte chrétien et les cimetières

- 52 Contrairement à l'histoire de l'Église de Carthage et à la topographie d'ensemble, l'archéologie et l'épigraphie ont fait de notables progrès depuis la dernière guerre mondiale, rendant obsolètes l'inventaire de J. Vaultrin pour les basiliques (encore utile pour résumer les publications du P. Delattre) et les travaux du P. Delattre sur les inscriptions. N. Duval a donné un inventaire des monuments chrétiens en 1972, qu'il faut compléter par les fouilles de la « basilique du supermarché » et du baptistère attenant (conservation du site de Carthage et mission du Michigan), de la « rotonde » de l'Odéon (mission canadienne française), par la redécouverte des basiliques de *Bir Knissia* et *Bir Ftouha* et la publication de la chapelle des Sept de Gafsa et d'un baptistère, encore isolé. Sont entamées de nouvelles recherches sur les basiliques du Parc d'Antonin sous la responsabilité de Mme M. Alexandre. L'article *Karthago* du RAC par J. Christern, excellent connaisseur de l'Afrique, servira de base pour les lecteurs germanophones mais il repose sur la même documentation que celui de N. Duval. A plusieurs reprises, L. Ennabli a dressé un bilan de l'activité des différentes missions de la campagne UNESCO, mais son interprétation de la topographie et des différents monuments a suscité des réserves. On a aussi discuté du décor de ces monuments et en particulier des mosaïques dont certaines ont été publiées par K. Dunbabin et A. Ben Abed.

Plan de la basilique de Dermech I (d'après Sadoux).

- 53 D'une façon générale, les bâtiments chrétiens sont connus dans leur état byzantin, mais leur origine remonte dans la plupart des cas au IV^e siècle (de nombreux témoignages épigraphiques ou littéraires, par exemple pour Tertullien et Cyprien, montrent l'existence d'une importante communauté chrétienne au III^e siècle mais les lieux de culte ne sont pas connus à Carthage).
- 54 A l'intérieur de la cité « cadastrée », on n'a pu identifier avec certitude la cathédrale catholique, mais deux églises urbaines au moins sont pourvues d'un baptistère et peuvent être soit une cathédrale (compte tenu que les églises des évêques schismatiques et hérétiques ne présentaient sans doute aucune particularité susceptible de permettre leur identification), soit une église de région : Dermech I et la basilique dite « du supermarché ». Il existe aussi deux baptistères actuellement isolés à l'Est de Byrsa et dans une cour du lycée à *Saïdah*, qui appartenaient certainement à un lieu de culte complexe.
- 55 Dans le Parc archéologique des Thermes d'Antonin, trois églises ont été identifiées et sont encore en partie visibles, dont une derrière les grandes latrines des thermes (seules les deux absides opposées sont reconnaissables ; une belle mosaïque funéraire a été transportée au Musée de Carthage). La principale (Dermech I), orientée, comporte cinq nefs et un réseau complexe de chancels, avec un emplacement d'autel bien conservé (deux états au moins de ce chœur sont visibles). Parmi les nombreuses annexes existe un baptistère monumental à déambulatoire et une chapelle pourvue d'une cathédre épiscopale et d'un autel, qui paraît liée aux cérémonies baptismales. On datait cet ensemble du VI^e siècle d'après le style des mosaïques (celles des cinq nefs sont uniformes), mais des récents sondages ont montré qu'il n'existait pas sous celles-ci de couche nettement postérieure au début du V^e siècle. L'église de Dermech II, très proche, est à trois nefs et orientée nord-sud ; l'abside a disparu (sous la route ?) alors que

l'emplacement d'un autel (peut-être un contre-autel) est nettement reconnaissable au nord.

- 56 A l'ouest, ont été détruits au début du siècle, lors de la construction de la route et du chemin de fer, deux édifices dont l'un est certainement chrétien : peut-être une quatrième basilique et un curieux ensemble en forme de maison à péristyle comportant une salle à abside avec deux couches de mosaïque. L'indication du nom de plusieurs martyrs montre qu'il s'agit d'une chapelle où étaient déposées des reliques. Le nom d'Étienne a incité Gauckler à y reconnaître le couvent de Saint-Étienne qui apparaît dans les textes et n'est pas localisé précisément, mais d'autres reliques étaient présentes (les reliques des martyrs de Carthage compagnons de Perpétue) et des reliques d'Étienne sont très fréquentes en Afrique, si bien que l'identification de ce monument énigmatique n'est pas acquise. De même pour un autre monument situé à l'Ouest du chemin de fer, qui a été une maison mais dont la salle principale a été utilisée comme « monument à auges », où une petite pièce remaniée contenait les reliques des Sept de Gafsa (martyrs de la période vandale assimilés ici aux frères Macchabées). Comme un monastère « de *Bigua* » abritant de telles reliques est cité par Quodvultdeus, L. Ennabli a conclu à cette identification et en tire d'autres identifications pour les églises voisines, imprudemment selon N. Duval. S'il fallait la suivre, plusieurs couvents de Carthage vandale et byzantine ne seraient que des maisons assez petites et grossièrement aménagées.
- 57 Sur le plateau de l'Odéon, la « rotonde de l'Odéon » est un monument d'époque chrétienne, rebâti au VI^e siècle, qui a fait l'objet récemment de plusieurs campagnes de fouilles. Son plan centré est curieux et il n'existe guère de points communs avec l'Anastasis avec laquelle le compare à tort P. Senay. Dans son dernier état, l'édifice faisait partie d'un complexe d'églises (deux ou trois). L'importance de ce complexe situé dans un quartier central a fait penser à G. Picard qu'il s'agissait du mausolée de Cyprien. L'hypothèse, qui bouleverse les données traditionnelles de la topographie carthaginoise, ne peut être prouvée mais séduit malgré les difficultés qu'elle provoque ; il doit s'agir d'un mausolée monumental ou d'un monument commémoratif (*martyrum*) mais non pas de l'*aedes memoriae* connu par des textes tardifs, qui semble être un temple païen.
- 58 Dans le quartier nord qui prolongeait la ville carrée de Saumagne sur les collines de *Borj Jedid* et de *Saïdah*, existait au moins une église qui a été détruite lors de la construction du lycée dans les années cinquante ; on n'a conservé que le baptistère souterrain avec une cuve de type byzantin, des pavements de la même époque et des vestiges de peinture représentant aussi les martyrs de Carthage. liée à ce complexe, une chapelle funéraire souterraine, dotée d'un autel, abritait la sépulture d'un Redemtus, membre du clergé d'une région (N. Duval a cru pouvoir restituer *archidiaconus*). Une autre chapelle du même type (dite d'Asterius, qui n'est pas le nom du mort), découverte plus près du rivage dans le même secteur, a été reconstituée dans le Parc des Thermes d'Antonin : elle présente la particularité d'être datée du VII^e siècle par des monnaies trouvées sous le pavement.
- 59 A l'est de la station de chemin de fer *Dermech* mais loin au sud des églises du même nom, a été fouillée dans les années 1970 l'église dont il a été question (dite « du supermarché ») qui a été bâtie à l'emplacement d'un édifice basilical mosaïqué de plan assez singulier, dont l'usage cultuel n'est pas évident. L'église proprement dit comporte deux états séparés par une couche de destruction vandale. L'église du VI^e siècle, dont on

ne voit pratiquement plus rien, possédait deux absides, mais aucun plan crédible n'en a été fourni. On en connaît surtout les mosaïques qui présentent des motifs végétaux et géométriques caractéristiques de l'époque byzantine. Ces mêmes motifs se retrouvent dans le baptistère voisin, de plan centré et de caractère monumental, mais lui aussi en piètre état de conservation et non encore publié. La maison voisine, dite « des auriges grecs », à cause du motif d'une mosaïque, a sans doute appartenu à la communauté chrétienne. Il s'agit donc d'un complexe important, probablement d'une cathédrale, mais qu'il est imprudent de chercher à identifier en l'absence d'indices précis. Plus au nord, vers les pentes est de *Byrsa*, un baptistère encore isolé, qui a connu deux états, doit signaler un autre complexe ecclésial. Il est possible que la grande basilique civile de *Byrsa* ait servi à l'époque byzantine de lieu de culte comme celles de Tipasa, Sabratha et *Lepcis Magna*, mais les indices sont minces. C'est aussi là que se situait à l'époque byzantine l'église de la *Theotokos* (peut-être la même), à proximité ou à l'intérieur du palais des rois vandales qu'A. Lézine avait cru pouvoir identifier avec les fondations tardives situées sur la pente sud de *Byrsa* (on y reconnaît une grande salle à abside et un triconque).

Plan et coupe de la *basilica maiorum*.

- 60 Le monastère fortifié du *Mendracium* protégeait à l'époque byzantine l'accès des ports. Il n'a pas été localisé.
- 61 Hors les murs, ont été fouillés par le Père Delattre et ses successeurs cinq ensembles cimétériiaux avec, en particulier, trois immenses églises de dimensions exceptionnelles pour l'Afrique (seule leur est comparable la cathédrale de Tipasa). Au nord, près de la mer, au-dessus du ravin d'*Hamilcar*, une basilique occidentée à cinq nefs, précédée d'un atrium recouvrant une citerne, est peut-être le lieu de sépulture de Cyprien (*mensa*

Cypriani) où Monique observait le départ de son fils Augustin. Il est probable que ce n'est, dans l'état visible, qu'une extension d'un édifice plus modeste.

- 62 Au nord-ouest, au lieu-dit *Mcidfa*, plus éloigné du cœur de la ville, se situe un vaste cimetière chrétien, avec une grande église à sept nefs (neuf dans l'état final ?) orientée au nord-ouest. Dans l'*area* qui la précède, on a fouillé une grande abside qui est peut-être le vestige d'un atrium analogue à celui de *Damous el Karita*. L'église comporte au centre une crypte pour les reliques qui se trouvait probablement sous l'autel, lui-même abrité sous une coupole centrale. La découverte de plusieurs inscriptions relatives aux martyrs de Carthage (Perpétue et ses compagnons) a fait penser qu'on était en présence de la *basilica Majorum*, lieu de sépulture des martyrs : c'est l'identification la plus plausible parmi toutes celles proposées dans la ville. Plus à l'ouest, le lieu-dit *Bir Ftouha* marquait l'emplacement d'un autre complexe, fouillé en trois fois (et actuellement en cours de réexamen), dont on ne possède aucun plan d'ensemble : on en connaît un grand bassin qu'on a cru, sans preuve, être un baptistère, un triconque rempli de tombes et une basilique, peut-être à déambulatoire, dont des lambeaux de mosaïques byzantines (avec le motif des quatre Fleuves du Paradis) ont été prélevés pour le musée du Bardo et le Louvre.
- 63 Plus au sud et à proximité immédiate de la muraille théodosienne, le grand complexe de *Damous el Karita*, incomplètement fouillé dans des conditions désastreuses, comporte, outre une immense basilique, deux autres grandes halles à colonnes situées derrière l'abside principale et une rotonde semi-souterraine, qui n'était peut-être que le chevet monumental d'un troisième édifice basilical. L'édifice principal, précédé d'un atrium semi-circulaire, a comporté neuf puis onze nefs. Son histoire a été compliquée puisqu'il semble qu'un nef transversale se terminant par une abside au sud-est soit le vestige d'une église plus petite, avant de servir à rétrécir l'immense édifice qui comporte aussi une abside interne. Avec Christern, on peut restituer au centre comme à *Mcidfa* une coupole, qui marquerait l'influence des grandes édifices à coupoles orientaux (on connaît d'autres églises à coupoles d'époque justinienne à *Sbeitla*, à *Butta Regia* et à *Lepcis Magna*). Le grand atrium courbe prolongé dans l'axe par un triconque, sans doute un martyrium, rappelle celui du *Lechaion* (Corinthe). Un petit baptistère carré à cuve hexagonale derrière l'abside principale, perdu actuellement au milieu de fondations de colonnades, leur ait probablement antérieur. A l'ouest, la rotonde, qui a été étudiée depuis trente ans par deux architectes, qui ont proposé des restitutions différentes mais spectaculaires, comporte une vaste salle souterraine cernée de grandes colonnes à chapiteaux bizones, accessible par deux escaliers. C'est visiblement un dispositif de pèlerinage pour un martyrium important qu'on voudrait pouvoir identifier ; il n'y a pas de trace de piscine ni de circulation d'eau et l'hypothèse, encore soutenue récemment, d'une baptistère est la moins vraisemblable. L'ensemble n'est pas la cathédrale de Carthage comme on le croyait autrefois mais certainement le sanctuaire le plus vénéré au milieu du principal cimetière chrétien.
- 64 Au sud, à *Bir Knissia*, une grande église à trois nefs, sans doute occidentée et peut-être précédée d'un atrium, a été très sommairement décrite par le P. Delattre. On vient de repérer son emplacement et de retrouver des lambeaux de mosaïques byzantines au milieu de ruines bouleversées. A la limite de l'agglomération, au sud-ouest, l'amphithéâtre est traditionnellement considéré comme le lieu du martyr de Perpétue, probablement à tort car les textes parlent de l'amphithéâtre *castrense* qui doit être

différent. On n'y a guère trouvé de vestiges de culte, mais dans les environs on a signalé à plusieurs reprises des tombes chrétiennes dans cette zone de cimetières.

Plan et coupe de Damous el Karita.

1 : abside primitive. 2 : abside de la grande église. 3 : abside tardive, église restreinte (d'après N. Duval).

- 65 Les basiliques ne sont qu'une partie des témoignages matériels de la Carthage romaine tardive, vandale et byzantine. Si on ne sait où localiser les grandes demeures et les thermes vantés dans l'*Anthologie*, on a retrouvé à de nombreuses reprises des vestiges de maisons et des mosaïques très tardives, principalement au centre et à *Borj Jedid*, où une maison comportait une pièce avec des motifs chrétiens. La Maison du Paon témoigne de l'utilisation du sigma dans les salles à manger, et la pseudo *schola* des Thermes d'Antonin, de l'introduction du triconque dans les plans des maisons. Il est prouvé que les maisons du quartier de l'Odéon, les mieux connues, sont remaniées jusqu'aux VI^e et VII^e siècles. A. Lézine a reconnu une phase tardive de l'utilisation des Thermes d'Antonin. On sait par contre que le cirque a été abandonné avant la fin de Carthage après la période vandale.
- 66 A part quelques chapiteaux provenant principalement de Damous el Karita, des sarcophages de calcaire du Cap Bon peu décorés (mais qui auraient été exportés à Tarragone) et les nombreuses mosaïques conservées au musée de Carthage (où existe une salle chrétienne), à l'antiquarium américain, mais surtout au Bardo (quelques-unes au Louvre et au British Museum), rares sont les témoins artistiques des derniers siècles de la capitale africaine, alors que des monuments grandioses ont vécu jusqu'au VII^e siècle. Abondent par contre les épitaphes chrétiennes, maintenant reclassées et republiées par L. Ennabli, les sceaux byzantins en plomb, les carreaux de terre cuite à décor en relief servant surtout de décor de plafond, la céramique et les verres bien catalogués dans les fouilles récentes par J. Hayes et ses émules.

La fin de Carthage (E.B.)

- 67 Pendant toute la période byzantine, Carthage resta la grande ville de l'Afrique. Elle devait cependant tomber assez facilement entre les mains des conquérants arabes. La chute se fit en deux temps.
- 68 La menace arabe n'avait guère été ressentie pendant les premières décennies de la conquête car celle-ci se faisait par les voies terrestres méridionales. Il est symptomatique, même si le récit est en partie légendaire, que Oqba se rende en Numidie et en Maurétanie, atteigne peut-être l'Atlantique, alors que Carthage et la Zeugitane sont toujours aux mains des Byzantins. Bien mieux, les actions efficaces menées par Kocēïla* puis par la Kahina* laissent présager une prochaine fusion des forces berbères et byzantines, pour peu que la guerre continue.
- 69 Ce n'est qu'en 695, avant de reprendre la lutte contre la Kahina, que Hassan ibn al-Noman décide de s'attaquer en premier lieu aux Grecs de Carthage. Le coup de main byzantin sur Barqa et la mort de son prédécesseur Zohaïr, le vainqueur de Kocēïla, avait montré qu'avant de tenter d'écraser la résistance berbère il importait de se débarrasser du danger byzantin toujours latent en raison de la supériorité maritime des Grecs.
- 70 La prise de Carthage se fit au cours d'un seul assaut rondement mené ; il semble en fait qu'il y avait eu des tractations suivies d'une capitulation qui permit aux cadres byzantins de s'enfuir en Sicile et en Espagne. Mais, dès le départ de Hassan, les habitants restés sur place reconstruisirent l'enceinte de la ville et rejetèrent hors des murs la faible garnison qu'il y avait laissée. Cette résistance inattendue obligea Hassan, qui déjà préparait sa campagne contre la Kahina, à revenir sur ses pas et commencer un véritable siège au cours duquel, semble-t-il, devait être coupé le célèbre aqueduc qui amenait les eaux du Zaghuan dans la ville. La capitale de l'exarque fut, cette fois, prise de vive force, elle subit un pillage et des destructions terribles qu'aggrava encore l'incendie. La chute de Carthage, seule grande ville subsistant en Occident, fut ressentie très douloureusement à Byzance ; elle ne marquait pas cependant la fin de la lutte contre l'envahisseur. Alors que la Kahina dominait le sud de la Numidie et la plus grande partie de la Byzacène, les débris de l'armée byzantine auxquels s'étaient joints les garnisons des villes de Zeugitane, se concentraient dans le Nord, autour de Mateur et de Béja. La Kahina, à la tête de nombreux contingents, Jerawa et autres tribus zénètes, devait écraser l'armée de Hassan sur l'oued Nini, près de La Meskiana, et contraindre le gouverneur arabe à abandonner l'Ifriqiya. Au même moment (697), le nouveau basileus, Leontius, envoyait devant Carthage une flotte considérable transportant l'armée confiée à son meilleur stratège, le patrice Jean. La ville fut reprise mais ne redevint grecque que pour quelques mois. Dès l'année suivante, en effet, Hassan ayant refait ses forces en Cyrénaïque et en Tripolitaine, reprenait le chemin de l'Ifriqiya où les populations excédées par les exactions des troupes de la Kahina ouvrirent leurs portes, à Gabès et à Gafsa et dans tout le pays de Kastiliya (Djerid actuel). Hassan remonta vers le Nord, battit la flotte byzantine et s'empara une nouvelle fois de Carthage, définitivement. Mais la ville n'était plus qu'un champ de ruines en grande partie déserté de ses habitants dont les plus riches s'étaient réfugiés en Sicile, Sardaigne et Baléares (698-699). L'ère de Carthage était définitivement close, et comme pour sanctionner le fait, Hassan établissait aussitôt, à quelque distance de là, les fondations d'une nouvelle ville : Tunis. Cependant la prise de Carthage ne marque

pas la fin de l'agglomération. Dans les fouilles récentes, on reconnaît parfois une strate omeyyade qu'on négligeait autrefois. Un évêque de Carthage subsista jusqu'au XI^e siècle ; on en connaît l'existence par la correspondance de la papauté et par trois listes épiscopales. Très tôt les ruines de Carthage furent exploitées pour le développement de la ville voisine de Tunis puis même par des souverains d'Europe qui envoyaient leurs bateaux pour embarquer marbres et colonnes.

BIBLIOGRAPHIE

S. Lancel

Atlas préhistorique de la Tunisie, fasc. 3 (Cap Bon), Rome, 1987, p. 17.

CAMPS G., « Les Numides et la civilisation punique », *Antiquités Africaines*, 14, 1979, P. 43-53.

DESANGES J., « Rex Muxitanorum Hiarbas (Justin, XVIII, 6, 1) », *Philologus*, 111, 1967, P. 304-308.

FANTAR M.H., *Kerkouane, cité punique du Cap Bon (Tunisie)*, t. I, II et III, Tunis (INAA°, 1984-1986.

HURST H., STAGER L., « A Matropolitan Landscape : The Late Punic Port of Carthage », dans *World ARcheology*, 9, 1978, p. 333-342.

LANCEL S., *Byrsa I*, Rome, 1979.

LANCEL S., « Fouilles françaises à Carthage. La colline de Byrsa et l'occupation punique », *CRAI*, 1981, p. 156-193.

LANCEL S., *La colline de Byrsa à l'époque punique*, Paris, Édit. Recherches sur les Civilisations, 1983.

LANCEL S., « La renaissance de la Carthage punique. Réflexions sur quelques enseignements de la campagne internationale patronnée par l'Unesco », *CRAI*, 1985, p. 727-751.

LANCEL S., « Problèmes d'urbanisme de la Carthage punique à la lumière des fouilles anciennes et récentes », *Carthage et son territoire dans l'Antiquité*, Paris, édit. du CTHS, 1990, P. 9-30.

LANCEL S., *Carthage*, Paris, Fayard, 1992.

PICARD G. Ch., « L'administration territoriale de Carthage », *Mélanges offerts à A. Piganiol*, t. III, Paris, 1966, p. 1257-1265.

RAKOB Fr., « La Carthage archaïque », *Carthage et son territoire dans l'Antiquité*, Paris, Édit du CTHS, 1990, P. 31-43.

N. Duval

Histoire

AUDOLLENT A., *Carthage romaine*, Paris, 1901, p. 435-623 ; Id, *DHGE*, s.v., *Afrique*, 1912, § I, col. 505-861.

CAMERON A., *Byzantine Africa : the Literary Evidence*, *ibid.*, p. 29-62.

CLOVER F.M., *Carthage in the Age of Augustinus, Excavations at Carthage (Michigan)*, IV, 1976, [1978], p. 1-14 ; Id., *Carthage and the Vandals*, *ibid.*, VII, 1982, p. 1-22.

COURTOIS Chr., « Grégoire VII et l'Afrique du Nord », *Revue historique*, 1945, p. 97-122 et 193-226.

DIEHL Ch., *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896.

DUVAL Y., « Grégoire et l'Église d'Afrique : les hommes du pape », *Gregorio Magno e il suo tempo, Augustinianus (Rome)*, 1991, p. 129-158.

FERRON, LAPEYRE G.G., *ibid.*, s.v. Carthage, 1949, col. 1149-1233.

LANCEL S., *Augustinus-Lexikon*, s.v. *Africa* (organisation ecclésiastique), 1986, col. 205-219.

Épigraphie

DUVAL Y., *Loca sanctorum Africae*, Rome, 1984.

ENNABLI L., *Les inscriptions funéraires chrétiennes de Carthage*, 3 volumes parus, Rome, 1975 et suivantes. Pour les inscriptions martyrologiques et le culte des martyrs.

Archéologie

Fouilles anciennes résumées par H. LECLERCQ, *DACL*, s.v. *Afrique, Carthage, Damous el Karita* et surtout par J. Vaultrin, « Les basiliques chrétiennes de Carthage » *Revue africaine*, 73, 1932 et 74, 1933. Mise au point en 1972 par N. Duval, « Les monuments chrétiens de Carthage, étude critique », *MEFRA*, 84, 1972, p. 1071-1125 ; au même moment par J. CHRISTERN, *RAC*, s.v. *Karthago* (avec tentative de restitutions pour les couvertures des grandes basiliques). Publication partielle des fouilles de la campagne UNESCO dans *Excavations at Carthage*, Ann Arbor (University of the Michigan), *Cahiers des Études anciennes* (Trois Rivières, Québec avec plusieurs numéros publiant les actes d'un congrès *Carthage en 1984*) *Cedac* (centre de documentation de Carthage). *Pour sauver Carthage* (direct. A. ENNABLI) UNESCO, 1992. Nombreuses mises au point de L. ENNABLI, souvent discutables dans les conclusions ; en dernier lieu dans *Pour Sauver Carthage*, 1992 ; comptes rendus critiques et chroniques par N. DUVAL, *Bulletin Monumental* et *Revue des Études Anciennes*. Sur le plan de la ville aux V^e et VI^e siècle, voir LANCEL S., « Victor de Vita et la Carthage vandale ». *Africa romana*, 6, 1989, p. 649-661. Il existe un fascicule ancien du *Catalogue du Musée Lavignerie* consacré à la période chrétienne. Voir aussi A. ENNABLI, *Lampes chrétiennes de Tunisie* (Bardo et Carthage), Paris, CNRS, 1975.

INDEX

Mots-clés : Antiquité, Christianisme, Histoire, Tunisie, Ville